

Entretien avec les comédiennes de La conserverie de vieux

Elles se sont rencontrées par le biais du conte, passion commune où la transmission est indissociable de la parole et du goût pour la confrontation au public. Et puis un jour, elles se sont mis en tête un challenge aussi audacieux que périlleux : donner leur point de vue de « jeunes » sur la question des « vieux ».

La Conserverie de Vieux, c'est un titre plutôt provocateur. D'abord, il y a ce côté politiquement incorrect du terme « vieux », ensuite cette allusion aux « conserves » pour parler des maisons de retraite... Pourquoi avoir associé ces deux idées au sein d'un spectacle ?

Alice Fahrenkrug: Au tout début, lorsque l'on a inventé ce concept de « Conserverie de Vieux », ce n'était pas forcément en ne pensant qu'à la maison de retraite. Il y a eu toute une association d'idées autour de la racine du mot « conserve », comme « conservation », qui ramenait à patrimoine, mémoire, et tout ce discours sur le « bon goût d'autrefois », dernier rempart contre une société désincarnée. « Conserverie », c'est un jeu polysémique. Surtout, Cécile et moi nous sommes aperçues que toutes ces valeurs étaient transformées en véritable marché.

Cécile Delhommeau: Ce qui nous a énervées ! Le « vieux » devient une espèce de marchandise, une garantie d'authenticité, mais il n'est pas considéré comme une personne.

Alice Fahrenkrug: L'utilisation du vocable « vieux » était plus que volontaire. Marre du politiquement correct, et il n'y a rien ici de péjoratif, de la même manière que l'on parle des « jeunes ». Pourquoi « vieux » serait-il péjoratif, « personne âgée » est à mon avis encore plus ignoble, et puis ça ne veut rien dire, tout le monde est une

personne « âgée ».

Cécile Delhommeau: Pour nous, le mot « vieux » incarne la peur de la vieillesse dans ce monde où l'on voue un culte à la jeunesse. Mais dans « vieux », il y a « vie » ! (qui est aussi le temps le plus proche de la mort.) Utilisé sciemment, cela nous a paru le terme le plus humain et le plus juste, avec un zeste d'insolence.

A l'heure où les seniors sont de plus en plus nombreux, la question du vieillissement de la population est brûlante d'actualité. Qu'est-ce qui vous a motivées, vous, dans la création d'un spectacle sur les «vieux» ?

Alice Fahrenkrug: Avant, c'était l'envie de dire ce que l'on pense sur ces formules de « vieux » et « jeunes », car nous ressentons un certain mépris dans ces raccourcis. C'était aussi l'envie de se confronter à la question de l'âge et de l'expérience de la vie, dont nous ne pouvions pas parler.

Cécile Delhommeau: Qui sont nos « vieux » aujourd'hui ? Nous ne parlons pas des seniors actifs qui vont en croisière ou qui surfent sur internet, non, nous parlons des « vieux », les vrais, ceux que l'on ne voit pas dans notre univers quotidien, ceux que l'on a mis entre parenthèses. On s'est donc confrontées à la déchéance physique et mentale, à l'acceptation de ces situations ou bien à la résignation. Cela nous a ramenées à des questions intimes fondamentales: la vie, la mort, la liberté la politique... ! C'est venu nous chercher profondément, chacune différemment selon nos histoires familiales. Franchement on est passé par toutes les émotions possibles pendant cette création ! Toutefois, en partant de ces questionnements un peu naïfs, nous n'avions pas pris conscience de l'ampleur de l'entreprise ! L'intime, la mort, la politique... Les questions ont vite entraîné d'autres questions. La question de la mort, par exemple, parce que le «vieux» la porte sur lui, pose nécessairement des questions sur la vie. Et donc sur notre intimité. Je crois que durant le processus de création de la Conserverie, nous sommes passés par toutes les émotions possibles !

Pour écrire le spectacle, vous avez travaillé en « immersion » dans

des maisons de retraite tout en vous inspirant de vos propres aînés. Alors, finalement, c'est quoi, un « vieux » ?

Alice Fahrenkrug: [silence] Un « vieux », c'est ce que l'on devient naturellement. On est le « vieux » de notre vie. On pourrait faire d'autres définitions, médicales ou sociologiques, mais nous nous sommes arrêtées sur celle-ci. « Vieux », c'est la somme de toute une vie.

L'image communément véhiculée autour des maisons de retraite est celle de « mouiroirs ». Après vos résidences, quel est votre point de vue ?

Alice Fahrenkrug: On ne peut pas généraliser. Nous avons été en résidence dans trois maisons de retraite et avons expérimenté trois univers différents. Ce qui nous a réellement choqué, c'est que l'on se retrouve face à un véritable système. Ce que j'entends par là, c'est que l'on voit des humains qui travaillent avec d'autres humains, mais cela reste purement mécanique et sans implication affective. Le rythme et l'individualité de chacun sont niés. C'est une résignation totale face à la routine. D'ailleurs, le personnel médical que nous avons interrogé est le premier à dire « Ah, moi, je ne finirai jamais en maison de retraite ! ».

Cécile Delhommeau: Nous avons aussi rencontré des aides-soignantes avec une intelligence sensible dans leur travail, et qui n'ont pas besoin de cours « d'humanité » pour avoir les bons gestes ! Mais elles sont quand même piégées. Tout le monde est piégé. Car quelles sont les alternatives ? Quand un directeur de maison de retraite nous dit « si nous avions plus de temps, plus de moyen, plus de personnel, on inventerait d'autres choses ». Mais quand on demande « quelles choses ? », il ne sait pas.

Alice Fahrenkrug: Je crois que la notion de « mouiroir » vient aussi du fait que les anciens qui sont placés en maison de retraite savent que c'est définitif, qu'ils y finiront leurs jours. La mort est dans leur quotidien à partir de ce moment-là, il n'y a plus de pudeur autour de cette notion. C'est là que la vieillesse nous devient inaccessible.

L'une des très bonnes intuitions du spectacle est de donner la

parole au personnel soignant, premier témoin de la vie des « vieux ». Comment ont-ils accueilli votre présence d'artistes en création ?

Alice Fahrenkrug: La première maison, sur l'île d'Oléron, était privée. Nous y avons été très bien accueillies. Le directeur nous a présentées à l'équipe. Il nous a ouvert les portes, charge à chacun, artiste et personnel soignant, de les franchir dans un sens ou dans l'autre. Nous nous sommes bien sûr également présentées aux résidents, qui ont diversement réagi en fonction de leur pudeur. Nous avons fait un gros travail à la fois d'observation et d'immersion, en nous posant en regard extérieur mais aussi en participant aux tâches quotidiennes. Nous avons compilé toutes nos observations, toutes nos émotions, que nous avons complété avec des entretiens avec tous les acteurs de la maison de retraite.

Cécile Delhommeau: Dans une autre maison de retraite, cela s'est beaucoup moins bien passé. Il y avait un problème de communication entre la directrice et le personnel qui n'était pas au courant de notre venue. En plus le bâtiment était un ancien couvent très austère, très sombre. C'était trop d'être là. J'ai fait une indigestion !

Au regard de la somme d'informations et d'émotions que vous avez récolté, comment avez-vous sélectionné le matériau directeur de l'écriture du spectacle [qui repose sur 5 personnages récurrents] ?

Alice Fahrenkrug: Nous tenions un carnet de bord quotidien où nous consignions tout. A la fin de la première résidence, on se sentait complètement dépassées par notre projet. Il fallait que nous reprenions notre position d'artistes. Alors, on a commencé à travailler sur le mode du jeu et de l'analogie, par exemple en faisant visiter une cuisine où chaque élément représentait une partie de la maison de retraite. Ensuite, nous avons fait un vrai travail de digestion en réécoutant les entretiens que nous avons enregistré, en relisant nos notes. Nous avons étalé notre collecte sur de grands panneaux qui compilaient les thématiques auxquelles nous avons été confrontées : la mort, la maison de retraite en tant que telle bien sûr, mais aussi la sexualité, etc... Avec cette architecture, nous avons trouvé les

premiers recoupements qui serviraient de fondements à l'écriture de nos personnages.

Cécile Delhommeau: C'est alors qu'est intervenu Pepito Matéo à titre d'oreille extérieure. Il a fait « miroir » en nous renvoyant nos obsessions, nos émotions récurrentes. C'est là que nous avons commencé à écrire chaque personnage du spectacle : celui qui est à l'intérieur de la maison de retraite, celui qui ne veut pas y aller, celui qui y est sans s'en rendre compte, celui qui ne sait plus qu'il y est... Il a fallu faire des choix. Pourquoi parler d'un vieux plutôt que d'un autre ? Il fallait se détacher du réel. L'autre chose, c'est que durant nos investigations, à chaque fois qu'on avait l'impression de « percer le mystère » de la vieillesse, dans les dix secondes ou dix minutes qui suivaient, nos certitudes étaient balayées par une situation qui nous disait le contraire ! C'est donc avec ce fil-là que sont apparus les personnages, dans ce qu'ils contrebalançaient les uns avec les autres. Ce qui est sûr, c'est que c'est notre imaginaire qui nous a permis de digérer notre expérience du « vieux », de l'humaniser, de la comprendre.

Le spectacle démarre sur les chapeau de roue avec un regard très colérique sur les « vieux ». Pourquoi avoir choisi une entrée dans le vif du sujet aussi corrosive ?

Alice Fahrenkrug: On avait envie de retranscrire la colère que nous avons parfois ressentie au cours du processus de création, et nous avons travaillé sur cette émotion avec Olivier Letellier. Cette création a été une ^{[[[[}SEP_{]]]]}épreuve, et c'est vrai, à un moment, on s'est vraiment mises à les détester, ces vieux ! Mais c'était un moyen détourné pour nous protéger, pour contenir nos propres émotions, ce moyen, c'était de les attaquer. Et puis, c'est une bonne entrée en matière de mettre les pieds en plat, de commencer le spectacle en balayant les clichés sur les vieux que tout un chacun véhicule. On ne pouvait pas faire l'impasse sur cette caricature.

De manière incongrue, le spectacle part soudain sur les oiseaux...

Cécile Delhommeau: C'était un autre moyen, pour Alice et moi, d'exprimer notre ras-le-bol face à la difficulté de notre sujet. On se

disait : « On aurait mieux fait de faire un spectacle sur les oiseaux ! »
Du coup, on a intégré cette réflexion au spectacle.

Vous parlez plus de nos vieux que des vieux. L'accompagnement de la vieillesse, à votre avis, c'est une responsabilité collective .

Cécile Delhommeau : « Pourquoi parler d'un vieux plutôt que d'un autre ? Il fallait se détacher du réel. L'autre chose, c'est que durant nos investigations, à chaque fois qu'on avait l'impression de « percer le mystère » de la vieillesse, dans les dix secondes ou dix minutes qui suivaient, nos certitudes étaient balayées par une situation qui nous disait le contraire ! C'est donc avec ce fil-là que sont apparus les personnages, dans ce qu'ils contrebalançaient les uns avec les autres.
»

Alice Fahrenkrug: « Les » vieux, ce sont des anonymes, des inconnus. C'est difficile de parler de ce qu'on ne connaît pas. En parlant de « nos » vieux, on parle de ce que l'on a rencontré, de ce que l'on a connu.

Propos recueillis par Xavier Quéron

2008